

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » » 14 » six mois.
» » » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces à Paris chez MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Harpe.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

30 décembre 1862.

Le *Moniteur* publie un rapport sur la situation financière, adressé à l'Empereur par M. Fould. Il ressort de ce document que le déficit budgétaire de 1862 s'élève à 35 millions. L'expédition mexicaine aura coûté, pour l'exercice actuel, 83 millions. Le budget de 1863 donnera, dit M. le ministre des finances, un excédant de recettes de plus de cent millions. Suivant l'intention formelle de l'Empereur, le budget de 1864, qui sera soumis aux chambres dès l'ouverture de la session, devra être maintenu dans les limites de celui de la présente année.

Le bruit de la prise de Puebla par notre armée du Mexique n'a pas reçu jusqu'ici de confirmation. On sait toutefois que l'armée sous le commandement du général Forey a dû quitter Orizaba dans les premiers jours de décembre pour continuer sa marche en avant sur Mexico.

Il n'est question dans les journaux allemands que du désaccord qui semble près d'éclater entre la Prusse et l'Autriche, et des pourparlers qui ont déjà eu lieu à ce sujet. Si l'on en croit diverses correspondances et ce que les feuilles de Vienne laissent entrevoir, les choses en seraient même arrivées à ce point que des notes, empreintes d'une certaine irritation, auraient été échangées, et que déjà des alarmistes, comme il s'en trouve un peu partout, auraient répandu le bruit d'une rupture entre les deux gouvernements.

Dans une correspondance de Vienne, le *Courrier du Dimanche* publie des détails qui ne manquent pas d'un certain intérêt. A en croire les informations du correspondant, M. de Bismark aurait eu, avec le représentant de l'Autriche, le comte Carolyi, une conversation des plus vives. Le ministre prussien se serait plaint surtout de l'attitude de la presse viennoise vis-à-vis du cabinet de Berlin, et de la persistance que met cette presse à paralyser les efforts du gouvernement prussien en exploitant les embarras inférieurs de la

Prusse. On dit même que M. de Bismark aurait été jusqu'à faire entrevoir, comme un fait possible, le rappel du représentant prussien à Vienne, M. de Wertber.

La situation ne s'améliore pas à Athènes. Le refus exprimé par lord Elliot au nom du Prince Alfred a été fort mal accueilli. On craint l'excitation du parti démocratique.

On assure que lord Elliot a déclaré au gouvernement provisoire d'Athènes que le cabinet britannique était dans l'intention de réclamer de la Porte, à titre de rectification de frontière, la cession volontaire d'une partie de la Thessalie, province turque qui touche au royaume de Grèce.

Lord Elliot partira, dit-on, d'Athènes vers les premiers jours de janvier, pour se rendre à Constantinople. La corvette à vapeur *Liffey*, mouillée au Pirée, reste à sa disposition. J. REBOUX.

Le *Bulletin de Paris* publie les lignes suivantes qui ne paraissent reposer sur aucune information sérieuse :

« Le bruit court qu'un armistice va être conclu entre les Etats du Nord et les Etats du Sud de l'Amérique. »

M. de La Tour-d'Auvergne a eu, le 26, une nouvelle conférence avec Pie IX. On prétend savoir que, dans cette entrevue, des décisions politiques importantes ont été prises.

Le Pape va mieux.

Le *Moniteur* vient de publier un rapport de M. Fould sur la situation financière, évaluant la dépense totale de l'expédition du Mexique, pour 1862, à 83 millions, et l'insuffisance des recettes à 35 millions, qu'on demandera au Corps législatif.

Le rapport évalue aussi le budget de 1863, où la progression constante des impôts amène un excédant de 110 millions, pouvant couvrir les frais de l'expédition du Mexique.

Les dépenses imprévues que présentera le budget ordinaire de 1864 excèdent 4 millions.

Le budget extraordinaire est évalué à 404 millions.

En somme, les anciens découverts se montant à 848 millions ne seront pas accrus.

Sans les dépenses extraordinaires pesant sur 1862 et 1863, il eût été possible de rentrer dès le commencement de 1864 dans la situation normale. Ce résultat est seulement ajourné.

Le chiffre du découvert n'excède pas les ressources sur lesquelles on peut compter raisonnablement, et permet d'écarter toute idée d'appel au crédit.

On écrit du Pirée, 20 décembre :

« Nos élections sont terminées et l'on sait, sans connaître les chiffres, que le prince Alfred a obtenu à peu près l'unanimité des votes. »

« Dès que l'assemblée, qui se réunit après-demain, aura constaté ce résultat et validé l'élection, elle nommera une députation qui se rendra à Londres pour faire connaître à la reine Victoria le vœu du peuple grec. »

« On ne se dissimule pas cependant qu'on essuiera un échec, il est hors de doute, en effet, que S. M. britannique ne veut pas laisser monter son second fils sur le trône de Grèce, mais les partisans de l'Angleterre tiennent à aller jusqu'au bout, espérant d'ailleurs qu'au dernier moment, on finira peut-être par leur céder. »

« En attendant, on se met en quête de candidats ; le nom du roi Ferdinand de Portugal a été prononcé, mais en supposant que ce prince acceptât, je doute fort qu'il fût accepté à son tour, car il a aux yeux des Grecs le tort impardonnable d'être d'origine allemande. »

« La candidature du duc d'Aumale rencontre ses partisans assez nombreux ; elle a même fait des progrès assez sensibles, depuis qu'on a prétendu que l'Empereur Napoléon ne mettrait point obstacle à son élection ; mais tout le monde n'est pas convaincu que cette allégation soit exacte, et bien des gens craignent, en offrant la couronne au fils de Louis-Philippe, de mécontenter l'Empereur et de mettre notre pays dans un état de suspicion perpétuelle vis-à-vis du gouvernement français. »

« On se demande aussi quelle serait l'attitude de l'Angleterre et si elle consentirait à céder les îles Ionniennes à la Grèce. Ces objections méritent d'être prises au sérieux et laissent planer une grande incertitude sur le choix définitif de notre futur souverain. »

« Le pays s'inquiète, s'impatiente et je ne sais trop ce qui peut arriver si M. Elliot attendu à chaque instant, ne vient pas efficacement en aide au gouvernement provisoire qui craint, non sans raison,

d'être débordé. Si l'envoyé britannique n'a rien de plus à nous offrir que le Roi Ferdinand de Portugal, il ne nous tirera pas d'embarras. »

Plusieurs journaux ont publié, ces jours derniers, la circulaire de M. Drouyn de Lhuys sur les affaires de Grèce. On connaît aujourd'hui la circulaire que M. le prince de Gortschakoff a écrite sur le même sujet.

« Ce document reproduit des faits déjà connus. Il constate ce que M. Drouyn de Lhuys avait constaté, du reste, que l'entente a été sur le point d'être rompue entre les trois puissances protectrices, par suite du refus de la Russie de faire à Athènes une démarche collective pour dénoncer le maintien du traité de 1832. »

Toutefois, en refusant de s'associer à cette démarche, le Cabinet de Saint-Petersbourg protestait de son intention de maintenir ledit traité. Le prince Gortschakoff se plaint avec assez d'amertume de ce que « ses déclarations catégoriques » aient été si mal comprises, si fausement interprétées à Londres ; il a cru à son tour que le Cabinet de Saint-James voulait se dégager des obligations qu'il avait contractées, et voyant les progrès de la candidature du prince Alfred, il s'était hâté de signer un arrangement par lequel l'Angleterre et la Russie constatent qu'il est mutuellement convenu de déclarer nulle et non avenue l'élection de Mgr le duc de Leuchtenberg ou celle de S. A. R. le prince Alfred, si l'un ou l'autre était appelé au trône de Grèce par le vœu de la nation. »

Le *Mémorial d'Amiens* se dit en mesure de fixer positivement les incertitudes du public sur les modifications dont le régime de la boulangerie doit être l'objet, grâce à un de ses correspondants, qui lui adresse le texte même du projet de décret adopté par le Conseil-d'Etat. Voici ce texte :

« Sont abrogées, à dater du 1^{er} avril 1863, les dispositions des décrets, ordonnances ou règlements ayant pour objet de limiter le nombre des boulangeries, de les placer sous l'autorité des syndicats, de les soumettre aux formalités des autorisations préalables pour la fondation ou la fermeture de leurs établissements, de leur imposer des réserves de farines ou de grains, des dépôts de garantie ou de cautionnements en argent, et, en général, toutes dispositions tendant à réglementer la fabrication, le transport ou la vente du

pain, autres que les mesures de police municipale relatives à la salubrité et à la fidélité du débit du pain mis en vente. »

Nous reproduisons le projet de décret donné par le *Mémorial d'Amiens* à titre de renseignements et sous toutes réserves.

Le 14 de ce mois, il y a eu à Carnay réunion du conseil d'administration du chemin de fer de Belfort à Guebwiller, sous la présidence de M. le sénateur baron de Heeckeren. Pendant le dîner, on s'est entretenu de la fâcheuse influence de la guerre d'Amérique sur le travail dans les filatures et les tissages de notre rayon. M. de Heeckeren, qui connaît le pays, s'est plu à faire ressortir les efforts des industriels alsaciens pour empêcher les progrès du chômage.

Le Haut-Rhin qui, après la Seine-Inférieure, est le département comptant le plus de broches, subit quoique à un degré moins douloureux, la crise cotonnière qui se fait si cruellement sentir en Normandie. Mais, grâce aux soins de l'administration départementale, aux sacrifices des chefs d'établissements, aux secours de la charité publique et aux ressources communales, on espère lutter avec succès contre le flot qui menace nos populations ouvrières, si laborieuses, si dignes d'intérêt par leur calme et leur résignation.

Or, si les manufacturiers ne s'arrêtent pas, si les ouvriers de fabriques d'indianes surtout ne manquent ni de pain ni de travail, c'est notamment, — et ce résultat mérite d'être signalé, — au dévouement des industriels qui, en présence d'une situation non exempte d'inquiétude, ont multiplié leur activité en raison des nécessités pressantes créées par la guerre d'Amérique. (Journal de Belfort).

MORT DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Nous avons la douleur d'apprendre que S. Em. Mgr. Morlot, archevêque de Paris, vient de succomber.

Voici le texte du bulletin qui avait été publié vendredi matin, à l'Archevêché, sur l'état de Mgr Morlot :

« Huit heures du matin. — La première partie de la nuit a été assez calme. Il y a eu quelques instants de sommeil, seulement le reste de la nuit a été pénible, agité, plein d'angoisses. S. Em., quoiqu'il d'une faiblesse profonde, supporte ses souffrances avec une résignation admirable. — Signé : Vignolo. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 31 DÉCEMBRE 1862.

N° 25.

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XIX. (Suite).

Hermann eut donc une excellente occasion de considérer la physionomie très noble et un peu pâle de celle qui attirait ainsi ses regards, et ses yeux noirs rayonnants et profonds ; plus il les contemplant, plus son cœur se serrait ; il pouvait à peine respirer. Sa poitrine oppressée éprouva en quelque sorte du soulagement lorsqu'il entendit ces mots, prononcés d'une voix dont il se rappelait vaguement le timbre mélodieux et pur :

« Ne reste pas trop longtemps ; j'ai presque peur au milieu de toutes ces personnes inconnues. »

Puis elle se retourna sans avoir regardé Hermann.

Il était en proie à une espèce de vertige. Il ne faisait que se pencher en avant : il ouvrit la bouche plus de dix fois, résolu de sortir d'incertitude ; mais la présence de son ami et surtout la crainte de commettre une erreur et d'être le jouet de quelque fantôme de son imagination, fort surexcitée ce soir-là, l'empêchèrent d'adresser la parole à la jeune dame.

« Si tu désires prendre quelque chose, mon cher Hedler, ne te gêne pas, dit-il. Ce n'est pas la première fois que j'ai le plaisir de ta société au théâtre, et ordinairement tu sors dans les entr'actes. »

« Autrefois, oui ; mais ta fréquentation m'a accoutumé à une certaine sobriété aimable et délicate, répondit Hedler d'un ton goguenard ; c'est déjà trop que tu aies payé mon billet ; je n'irai pas l'occasionner une nouvelle dépense. »

Hermann se mordit les lèvres ; il voyait bien pourquoi son compagnon jouait la délicatesse, et il se proposa de ne plus rien faire de la soirée qui pût fortifier le soupçon de Hedler. Mais à peine le rideau se levait-il pour la seconde pièce qu'une autre pensée lui vint à l'esprit.

« Cette pièce m'ennuie, dit-il, je l'ai déjà vue une couple de fois ; reste si tu veux ; sinon, nous allons nous retirer. »

« Je te suis ; nous pourrions nous arrêter en route à la Blac-Porten (Porte-Bleue) et nous y faire servir une perche. »

« Tu déposes donc tout à coup ton aimable sobriété ? »

Et Hermann sourit, bien qu'il ne fût guère édifié de la proposition.

« Sans doute ; une qualité si charmante n'éclate que dans des circonstances exceptionnelles. Viens-tu ? »

Hermann n'avait plus le choix. Il se leva avec lenteur, et soit par hasard, soit à dessein, il laissa tomber sur le banc une lettre encore cachetée. Elle allait glisser jusqu'à terre, lorsque la jeune dame la saisit, se retourna vivement et la lui présenta d'une main qu'il vit trembler un peu. En même temps, elle rougit et pâlit tour à tour. Leurs regards ne se rencontrèrent qu'un instant, mais c'en fut assez.

Le vieillard, qui rentrait en ce moment,

adressa la parole à sa jeune compagne ; elle se retourna effarouchée comme une colombe, et Hermann, voulant lui épargner jusqu'au moindre embarras, quitta la loge avec Hedler.

Il eut assez de peine à se débarrasser de ce camarade, de cet habitué du supportif facile, mais qui ce soir-là l'importunait beaucoup ; l'esprit préoccupé d'une foule de pensées des plus diverses, il courut au Kungsholm, où il occupait un appartement au troisième, près de l'hôpital des Scraphins.

« Était-ce elle ? était-ce bien elle ? se demandait-il en tournant la clef dans la chambre confortable. Et qu'est-elle maintenant ? Sa toilette ! Dieu ! serait-il possible ? »

Une anxiété mortelle s'empara de lui ; mais après s'être rappelé, à plusieurs reprises, la scène de la lettre et les paroles que la jeune dame avait adressées au vieillard, il sentit s'apaiser certaines inquiétudes vagues. Il se mit d'autant plus l'esprit à la torture pour chercher à deviner comment elle se trouvait à Stockholm et quels pouvaient être ce vieillard et la nature de ses rapports avec elle. Tout à coup une pensée lui traversa l'esprit : celle de la ressemblance frappante entre ce monsieur évidemment à son aise et le pauvre musicien Klitting, et il s'arrêta avec confiance aux suppositions les plus conformes à ses désirs.

Enfin, bien résolu à prendre le lendemain des informations à ce sujet, il alluma sa lampe, passa sa robe de chambre bien chaude et ses élégantes pantoufles, dernier présent de Hulda, s'assit sur le sofa, en approcha la table, et déplaça la lettre de son oncle. Mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il s'écria :

« Dieu ! qu'est-ce que cela ? »

Cette lettre commençait ainsi :

« Mon fils, je me vois avec le plus profond chagrin dans la nécessité de te préparer à un coup bien rude. »

Après avoir lu ces mots en tremblant, Hermann ferma les yeux avec effort ; il voulait suspendre sa lecture quelques minutes et se sonder lui-même, si possible, pour s'assurer s'il avait la force de supporter le plus grand malheur qui put l'atteindre. Il avait remarqué avec surprise que la lettre du père ne renfermait pas, comme d'habitude, un billet de la fille, de celle que dans son cœur, il nommait déjà sa fiancée, et son regard s'était obscurci.

Dans certains moments de la vie, le monde physique se sépare pour nous du monde moral ; il se révèle alors une sorte de seconde vue qui nous dévoile l'avenir. Nous éprouvons aussi de temps à autre un désir effrayant, inexplicable, d'établir des comparaisons entre les différentes tortures qui peuvent nous déchirer le cœur. Sous l'empire de cette suite d'idées étrange, mais réelle, Hermann se demandait : Hésiterais-tu à choisir entre ces deux douleurs : ou la savoir céleste fiancée ravie à la terre par les anges, ou, quand l'espérance et l'amour auront poussé des racines plus profondes encore, perdre ton bien suprême ici-bas, y renoncer, deviner, sentir, entendre que son cœur bat, non pas pour toi, mais pour un autre ? Non, ô mon Dieu ; en ce cas ma résolution serait prise. »

Il prononça ces mots d'une voix forte et solennelle ; mais ses joues étaient pâles comme la mort, ses lèvres tremblaient, et une sombre flamme brillait dans ses yeux noirs. Il reprit vivement la lettre et en parcourut les premières lignes ; en un

clin d'œil, les fantômes de son imagination s'évanouirent, et il tressaillit, comme frappé de la foudre, quand la froide réalité se dressa devant lui, mais tout autre qu'il ne s'y attendait.

« La lettre de Bundler était ainsi conçue : « Je me vois avec le plus profond chagrin dans la nécessité de te préparer à un coup bien rude ; ton père, sans avoir, à proprement parler, ressenti auparavant aucune indisposition, a eu, l'avant-dernière nuit, une attaque d'apoplexie qui lui a complètement paralysé tout le côté droit. La tête s'égare, et bien que peut-être il puisse encore en réchapper, il est pourtant désirable et même nécessaire que tu arrives le plus tôt possible ; car, selon moi, il n'y a guère d'espoir. Tu avais d'ailleurs l'intention de venir, dans tous les cas, le mois prochain, et je suis convaincu que tu sauras faire en sorte d'être auprès de nous d'un moment à l'autre. »

« Ma belle-sœur, ton aimable belle-mère, se livre à des transports de désespoir ; mais cela ne m'inquiète guère. Dieu me pardonne, je n'ai jamais pu souffrir cette femme. Tu sais que ce vaurien de Louis est dans la maison paternelle depuis deux ans. On prétend qu'il s'occupe des affaires et qu'il montre un goût prononcé pour le commerce ; mais il n'en a en réalité que pour une vie commode, oisive et dissipée. Ses parents ont fini par reconnaître qu'on n'en ferait jamais rien et ils l'ont repris chez eux, où il met tout sens dessus dessous, harcèle tout à tour les commis et le principal, et surtout sème la discorde entre son père et sa mère. Dieu m'est témoin que je n'ai pas sa conduite sur la conscience, car je n'ai pas épargné les leçons à ce maudit garçon ; mais il est incorrigible ; il n'a jamais